

Meurtre au village

Martine Gagnon

Number 51, Winter 1992

Le suspense

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15127ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, M. (1992). Meurtre au village. *Moebius*, (51), 23–30.

MEURTRE AU VILLAGE

Martine Gagnon

Quelle histoire! Qu'un village aussi paisible que le nôtre puisse être la scène d'un tel drame était impensable. Pourtant, les faits étaient là, Ernest Richard venait d'être retrouvé sans vie, sur sa véranda, en ce superbe après-midi de mai.

Dès la réception de l'appel téléphonique, nous nous étions précipités, l'agent Galipeau et moi, vers la grande maison grise cachée derrière le bois du cimetière. Nous eûmes du mal à nous frayer un passage parmi la foule de curieux qui avait déjà envahi le jardin. Pendant que l'agent Galipeau repoussait les badauds, je rejoignis Jeanne, la femme de la victime, et sa fille, Lydia. J'étais comme assommé, sans réaction. Non seulement c'était mon premier meurtre, mais la victime était mon meilleur ami. Je ne savais par où commencer; tout était sens dessus dessous, et au beau milieu des fauteuils renversés et des papiers qui jonchaient le sol, mon ami Ernest reposait, sans vie. Il portait des marques sur le cou et son visage était violacé. Mort par strangulation, sans doute. À environ un mètre de lui, un filet de sang tachait le plancher.

J'étais perdu dans mes pensées quand deux voitures de police pénétrèrent dans la cour, suivies d'un cabriolet sport. Je fus surpris de voir les policiers s'empressez d'ouvrir la

portière. Je le fus davantage quand je vis s'avancer vers moi un homme d'une trentaine d'années vêtu avec élégance, grand, musclé, le teint hâlé, les cheveux blonds bien coiffés. Que venait faire ici ce play-boy?

– Je suis l'inspecteur Marcoux, chargé de l'enquête. J'ai besoin de deux hommes sur la véranda, un pour faire le tour de la maison. Les autres, allez me disperser les curieux. Tenez, vous là, allez donc me chercher un café.

C'était à moi qu'il s'adressait. Il prenait possession des lieux avec autorité. Je n'aimais vraiment pas ses manières.

Au bout d'une heure, il nous pria de regagner notre poste. Notre présence n'était plus nécessaire. C'est en maugréant qu'avec l'agent Galipeau je retournai au poste. Chaque fois qu'un événement sortait de l'ordinaire, on nous tenait à l'écart, nous n'étions bons que pour le menu fretin! Moi, j'enrageais. N'avais-je pas plus de chance d'élucider le meurtre que ce blanc-bec de la ville? Je connaissais bien le village et j'étais l'ami de la famille Richard.

Je ruminais mes sombres pensées lorsque, peu avant minuit, le téléphone sonna; ça ne pouvait tomber plus mal, je m'apprêtais à rentrer chez moi. C'était l'inspecteur Marcoux :

– Lessard, j'ai besoin de quelques renseignements, j'arrive au poste dans un quart d'heure.

Il arriva une heure plus tard, sans un mot d'excuse. Il alla se verser un café, dans ma tasse, naturellement, puis vint se poster devant moi et me demanda de lui parler de la victime. Comme un automate, je dévidai tout ce que je savais sur mon ami :

– Ernest Richard est venu habiter le village avec sa femme il y a huit ans, quand il a pris sa retraite. Ils viennent de Québec, où il était professeur. Depuis qu'il est ici, il écrit des romans, fait de la peinture, cultive son jardin. Jeanne, sa femme, est originaire de la région. Elle a quinze ans de moins que lui. Ils sont très accueillants; ils reçoivent beaucoup. Leur porte n'est jamais verrouillée.

– Avait-il des ennemis?

Je trouvai la question fort embarrassante. Il y a toujours, dans un village, des chicanes, des querelles de clocher. Mais de là à parler d'ennemis... L'hiver dernier, deux clans divi-

saient le village, un qui voulait à tout prix que l'on construisît un petit centre commercial à l'entrée du village, l'autre, radicalement opposé au projet, et dont le chef était Ernest. J'en parlai à l'inspecteur, il sembla intéressé. Il voulut ensuite en savoir davantage sur les instigateurs du projet.

– Leur chef était Georges Beaulieu, le garagiste. Il y avait également Marise Bédard, la femme du notaire, son inséparable amie, Lucie Sirois, la femme du docteur, et Pierre Dumais, conseiller municipal. On peut dire que la moitié de la population était de leur côté. Finalement, les conseillers et le maire avaient voté contre ce projet.

L'interrogatoire continua jusqu'à 3 heures du matin. Je rentrai chez moi si fourbu que je n'arrivais pas à dormir. Je me rappelais les événements de la journée, je revoyais les lieux du crime, je cherchais des indices.

Je décidai finalement de me lever et de jeter, sur un bloc-notes, tout ce qui me passait par la tête sur les habitants du village. Au fur et à mesure que je rédigeais mon étrange roman, mes idées s'éclaircissaient. J'étais sûr maintenant de découvrir tout seul le coupable, sans l'aide de ce pantin d'inspecteur.

Le lendemain, je retournai à la maison grise pour prendre des nouvelles de Jeanne. Elle non plus n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Je lui offris mes services, à titre non officiel, bien sûr : la section des crimes n'aime pas que l'on marche sur ses plates-bandes. Elle accepta avec empressement; elle n'avait pas confiance en ce jeune inspecteur aux airs supérieurs. J'allai sur la véranda et lui demandai si elle avait noté la disparition de quoi que ce soit dans la maison.

– Non, il y a seulement du désordre, je ne sais pas exactement ce qu'il y avait sur la table, sûrement rien qui puisse intéresser un voleur. On n'a rien touché dans la maison.

Je savais qu'Ernest, au moment du crime, était en train de travailler à un nouveau roman, le troisième depuis qu'il était ici. C'était devenu une passion. Il ne se décourageait pas, même s'il n'avait reçu aucune nouvelle des éditeurs pour les deux premiers. Jeanne se rendit à l'étage et en descendit avec un cahier bleu dans lequel étaient inscrites toutes sortes de notes, un scénario, des ébauches de person-

nages. Ce qu'il voulait faire, c'était transposer l'histoire de notre village. Il avait fait des recherches sur les premiers habitants et sur les événements de la vie quotidienne. Il avait déjà rencontré le curé, le docteur, le maire et le facteur, grand passionné de généalogie. Graduellement, il enquêtait auprès de tous les villageois. Il n'y avait rien là qui puisse vraiment me mettre sur une piste. À tout hasard, je glissai le cahier dans la poche de mon veston.

Qui pouvait bien être le meurtrier? C'était à coup sûr un habitué de la maison, qui n'ignorait pas que les portes étaient toujours ouvertes, que Lydia était à l'école, Jeanne à ses bonnes œuvres et les voisins absents durant la journée. Tous ces détails n'étaient-ils pas du domaine public? En fait, tout le village savait tout sur tout le monde... Jeanne me tira de ma rêverie.

– Roger, je n'ai pas vu Freud depuis hier matin. Je suis inquiète.

Je la rassurai. Freud, superbe siamois, faisait souvent des fugues, puis revenait au bout de quelques jours, souvent en piteux état, il faut le dire. Freud était doté d'un caractère... de chien. Autant il pouvait être affectueux envers certaines personnes, autant il en prenait d'autres en aversion. Ainsi, quand le docteur Sirois venait chez les Richard, il fallait enfermer Freud car, le poil hérissé, il semblait prêt à bondir sur lui. Mais Freud était loin de mes pensées ce jour-là...

Je m'apprêtais à partir, quand le cabriolet rouge fit son entrée dans la cour. L'inspecteur parut surpris de me voir. Quant à moi, j'aurais aimé l'envoyer au diable.

– Tiens, Lessard, je vous cherchais justement, je passerai au poste vers quatre heures, soyez-y, lança-t-il négligemment.

Je dis au revoir à Jeanne et descendis lentement vers le village, m'arrêtant ici et là pour bavarder avec les villageois. Quand j'arrivai au poste, l'inspecteur m'attendait. Son enquête semblait progresser. Il avait déjà découvert qu'Ernest avait eu plusieurs liaisons au cours des huit dernières années, notamment avec la serveuse de l'hôtel et la veuve Dupras. Mais cela, tout le monde dans le village le savait,

même sa femme. Elle non plus ne se privait pas... On l'avait vue plus d'une fois avec le garagiste.

Je jetai un coup d'œil sur les rapports de laboratoire qu'il venait de recevoir; le sang trouvé par terre n'était pas celui d'Ernest, c'était du sang du groupe O positif, mais une autre analyse révélait qu'il y avait aussi du sang non humain. Freud s'en serait-il pris au meurtrier? Je ne cachai pas à l'inspecteur Marcoux l'aversion du chat pour le docteur. Mais le docteur... c'était impossible! Pourquoi aurait-il tué Ernest?

Vers vingt heures, je me rendis au bar de l'Hôtel de la Plage. Ce soir-là, on aurait dit que le village entier s'y était donné rendez-vous. Mon entrée ne passa pas inaperçue : on m'y attendait, semblait-il. Tous désiraient en savoir un peu plus sur l'enquête en cours, et les questions fusaiement de toutes parts. Je restai prudent, leur révélant ce que la plupart savaient déjà. Je les sentais inquiets, comme s'ils se méfiaient les uns des autres.

Tous se rappelaient, la larme à l'œil, la bonté d'Ernest, son hospitalité, sa générosité, même le notaire, avec qui il avait eu plus d'une fois des prises de bec, ne tarissait pas d'éloges à son sujet. Il n'y avait que le garagiste qui restait silencieux. Tout le monde le savait, il n'aimait pas Ernest, c'est Jeanne qu'il aimait...

La plupart avaient reçu la visite de l'inspecteur et n'appréciaient pas qu'un étranger fouille dans leur vie privée, dans leur passé. Je me sentais drôlement mal à l'aise. J'écoutais les commentaires et ne disais mot. Au bout d'une heure, je retournai chez moi. Ma femme me dit alors qu'elle avait cru apercevoir Freud dans les buissons. Je n'avais pas eu le temps d'y repenser. J'avais d'autres chats à fouetter! Sans doute était-il retourné chez lui. Ah, s'il pouvait parler, n'était-il pas le seul à savoir qui était le meurtrier? Pourtant, personne parmi ceux que j'avais vus ce soir ne portait de marques de griffes...

Le jour des obsèques, l'église était pleine à craquer. Durant la cérémonie, je ne pus m'empêcher d'observer mes concitoyens. L'inspecteur Marcoux faisait de même. Ces derniers jours, il rôdait souvent dans le village, en prenant des notes. J'aurais bien aimé les consulter...

Mon enquête s'enlisait. J'avais beau lire et relire mon bloc-notes, y ajouter des éléments nouveaux, en biffer d'autres, interroger Pierre et Paul, j'avançais à pas de tortue. Cela faisait bientôt deux semaines que le meurtre avait eu lieu et je lisais dans les yeux des villageois un certain mépris envers moi. Ils savaient pourtant que je n'étais pas l'enquêteur officiel!

Un après-midi que je repeignais les volets, je vis passer quelque chose dans les buissons. Croyant que c'était Freud, je descendis rapidement de l'échelle. C'est alors qu'une idée germa dans mon esprit. Je détenais enfin le moyen de découvrir le coupable!

Avec la complicité de Jeanne, je réunis chez elle, quelques jours plus tard, une dizaine d'amis, sous prétexte d'organiser la fête annuelle du village. J'avais fait une sélection rigoureuse de ceux qui y seraient. Le rendez-vous était fixé à vingt heures, Jeanne devait me téléphoner lorsque tous les invités seraient arrivés. Je fis alors mon entrée, muni d'un sac de sport où j'avais enfermé un chat du voisinage. Je sentais le chat très nerveux. J'avais à peine ouvert la fermeture à glissière que déjà il bondissait. Les réactions ne se firent pas attendre. Surpris d'abord, tous se précipitèrent pour essayer d'attraper celui qu'ils croyaient être Freud, tous sauf deux, le docteur Sirois, qui le craignait depuis toujours, et le notaire Bédard qui, livide, couvrit instinctivement son visage de ses mains, comme pour se protéger d'une éventuelle attaque. Je l'avais mon coupable, je ne savais pas encore ses motifs réels, mais il était bel et bien pris. Le chat capturé, tous se tournèrent vers Bédard, toujours assis dans son coin et qui, maintenant, tremblait de tous ses membres. Quand il vit tous les regards posés sur lui, il se mit à invectiver l'assemblée, menaçant d'étrangler le plus proche. Un coup de fil au poste, et une voiture vint prendre livraison du coupable.

Je m'empressai de téléphoner à l'inspecteur Marcoux, qui resta un moment sans voix. Puis il s'énerva :

– Quoi? Un chat. Mais ça risquait de ne pas marcher, et si le coupable n'avait pas été dans le groupe que vous aviez réuni? Et s'il n'avait pas réagi? Comment auriez-vous expliqué alors la présence du faux Freud? L'assassin aurait été

plus que jamais aux aguets et d'autant plus prudent qu'il aurait su que l'enquête se poursuivait. Ce n'était vraiment pas génial comme idée.

Moi, j'aurais bien aimé qu'il voie mon sourire pendant qu'il m'invectivait! Ma méthode n'était pas très scientifique, je l'avoue, mais les résultats étaient là. J'avais trouvé le coupable et j'avais été plus malin que ce petit prétentieux. Voilà le fin mot de l'histoire.

Pourquoi le notaire avait-il tué Ernest? Nous ne tardâmes pas à le savoir. Il y avait d'abord eu l'histoire du centre commercial et le terrain où on l'aurait érigé. Un terrain agricole aurait pu rapporter une somme importante au notaire si on en avait modifié le zonage pour qu'il devienne commercial. Ensuite, il y avait eu le roman qu'Ernest voulait écrire sur le village. Le notaire ne faisait pas toujours des affaires honnêtes. Certains de ses amis, grâce à son aide, avaient pu acquérir, pour une bouchée de pain, des terrains et des propriétés. Il savait qu'Ernest découvrirait ces choses tôt ou tard et que sa réputation serait à jamais ternie. Et comme il désirait se présenter aux prochaines élections municipales...

Bien triste histoire que nous aurions tous préféré ne pas vivre! Depuis, le village a peu à peu retrouvé sa tranquillité d'antan, mais nous savons tous que ce ne sera plus jamais comme avant. Moi, pour ma part, j'ai retrouvé le sommeil et je fais maintenant partie du conseil municipal. L'inspecteur Marcoux? Totalement effacé de nos mémoires!

